

Jazzdor / Conclusion magistrale à Schiltigheim

La liberté même

Figure majeure du jazz, adepte d'un swing arachnéen, le contrebassiste Charlie Haden et son *Liberation music orchestra* avec Carla Bley au piano ont conclu magistralement, vendredi à la salle des fêtes de Schiltigheim, un Jazzdor enthousiasmant.

■ En deux semaines et une quarantaine de concerts, Jazzdor a dressé une nouvelle fois – l'aventure a trente ans d'âge – le panorama enthousiasmant d'une musique en mouvement. Et conclu avec deux de ses figures historiques, à la tête d'un orchestre tout aussi incontournable.

Ce big band, qui doit autant à Duke Ellington et Gil Evans qu'à Stan Kenton, peut se transformer aussi en fanfare mexicaine et en orchestre de pompiers. Et si l'industrie du spectacle, et du spectacle médiatique, ne veut plus de ces onéreuses machines – dont elle moque depuis un demi-siècle l'inadéquation au monde moderne – il s'agit d'en illustrer a contrario et sans tapage racoleur la bonne santé autant que la particularité.



Charlie Haden a magistralement conclu Jazzdor avec son Liberation music orchestra. (Photo DNA – Cédric Joubert)

Du souffle et de l'aspiration

Une situation dont Haden assume les contraintes, qu'il a pu observer de l'intérieur lorsque, musicien sans notoriété, il cachetonnait un peu partout. Des années de formation qui ont déterminé sa propre aventure – sans la renier – la tradition des big bands de la Swing Era, richissime territoire trop vite ramené aux gisements du tandem Basie-Ellington.

C'est de souffle et d'aspiration qu'il s'agit dans leur ré-

pertoire aéré-aérien, de thèmes essentiellement américains vaporeusement contournés (*This is not America*, décanté, essentiel) ou solidement charpentés. Paysages tout en reliefs où, schématiquement, Charlie Haden assure les pleins et Carla Bley les vides – avec chez cette dernière une dynamique du silence proche de l'ascétisme d'Abdullah Ibrahim.

Pour ce projet (*Not in our name*, titre du dernier album), Haden et Bley ont pris soin d'agglomérer ce qui leur passe en tête – les mélodies notoires de l'inconscient américain, de vieux blues, jusqu'à l'hymne national – en mani-

pulant des thèmes auxquels chacun s'identifie. Et l'attention est totale – la musique jouée par le *Liberation music orchestra* est tellement belle.

Hors mode, le nonette ne place plus l'auditeur sur un perpétuel qui-vive référentiel. Il joue, c'est-à-dire qu'il raconte des histoires, les siennes, et celles de l'Amérique de Bush, qui font claquer des doigts, taper du pied mais aussi lever le poing. On y savoure une musique libérée, s'autorisant tous les débordements, à commencer par celui – ailleurs si agaçant – d'une virtuosité débridée mais cadrée.

Pirouettes techniques amusées et chorus brillants: les

cuvres, Tony Malaby en tête, ont assuré le spectacle. Le batteur Matt Wilson a mené la charge avec ses variations rythmiques, et une subtilité doublée d'une puissance qui rappelle Jack DeJohnette. Et Carla Bley a créé des arrangements futés où Dvorak croise Barber, *La Marseillaise* des résurgences de Frisell. Le son est tout simplement incroyable. Le public n'en perd pas une miette. Le rappel est sans appel, avec quelques blues fabuleux.

La magie fonctionna à merveille – le concert restera comme la cerise sur le gâteau de ce Jazzdor 2006.

Joël Isselé